

BLANCHE
EST LA TERRE

Du même auteur

Les Voleurs d'ombre
L'univers religieux des bergers
de l'Ausangate (Andes centrales)
Société d'ethnologie, 2011

XAVIER RICARD LANATA

BLANCHE EST LA TERRE

RÉCIT

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-134636-7

© Éditions du Seuil, mars 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

Ce livre est le récit d'un chemin de conversion. Il s'agit plutôt, à dire vrai, d'un éveil, progressif, à la conscience de la fragilité de la vie, et à la possibilité d'une fraternité universelle soucieuse d'en préserver les équilibres et la beauté. J'écris ce livre à la manière d'un témoignage, et d'une prière amoureuse, convaincu que les changements qui s'annoncent devront trouver des hommes et des femmes résolus, au cœur aimant, épris de vie et de beauté, déterminés à briser des chaînes qui nous tiennent aliénés et asservis à de fausses idoles. Ce livre se veut un chant pour nous donner à tous le courage d'entreprendre résolument, sans la peur d'être nus, le chemin qui nous conduira vers une nouvelle civilisation, animée par un désir de viabilité et d'une authentique liberté, plus que d'accumulation et de jouissances factices.

J'écris ce livre comme on apporte, au col, sa pierre pour l'y déposer sur un cairn. Un récit d'éveils et d'émerveillements, mais aussi de fatigues. Mon sac est lourd des pierres du chemin et je veux en tirer un modeste édifice, une tourelle disposée bien en vue, et qui fait signe. Ne sommes-nous pas tous des pèlerins ? Nous détenons chacun une part de l'expérience universelle dont naissent les vérités. Il me semble que ce n'est qu'en frottant nos vies les unes aux autres, au moyen, entre autres, de l'écriture, que nous pourrions raviver l'étincelle d'une utopie fraternelle.

D'utopie nous avons besoin, comme d'un lendemain, alors que partout autour de nous se multiplient les crépuscules.

La civilisation agraire, issue de la révolution néolithique, et dont subsistent encore des fragments dans tous les pays du monde non encore totalement bouleversés par l'industrialisation et la mondialisation (ces pays cependant deviennent rares), se meurt sous nos yeux. J'ai observé un peu partout ces crépuscules, qui marquent la fin d'un cycle vieux de dix mille ans : disparition des derniers échanges caravaniers et du vieux système d'assolement dans les Andes, de l'agriculture semi-itinérante au Zimbabwe ou dans les montagnes de l'archipel des Philippines, de la civilisation lacustre de So-Ava au Bénin... En Asie, en Afrique, en Amérique latine. À la place de ces systèmes anciens, une nouvelle civilisation, avant tout soucieuse d'échanges et de liquidités, s'empare de toute création afin d'en faire un produit monnayable. Rien ne doit subsister des grumeaux de l'ancien temps. Les anciennes cultures, situées à l'intersection de la nature et de la société (cultures au double sens, agricole et spirituel), sont mises en concurrence par une force puissante qui s'arroge le droit de les dissoudre si elle ne peut en tirer des produits compétitifs. De terreaux, les voici devenues simples substrats de l'appareil de production de produits standardisés, désormais interchangeables et, comme tels, consommables sur un marché mondial.

À peine éclos, cette civilisation affairée est pourtant menacée à son tour de disparition, et son agitation semble désespérée comme peuvent l'être les gestes d'un mourant. Les ressources dont elle a perpétuellement besoin, pour nourrir l'appétit des consommateurs dont elle ne cesse d'encourager les excès et qu'elle enivre de fantasmes, s'épuisent à vue d'œil. Les dérèglements qu'elle suscite (climatiques, démographiques, biologiques...) se succèdent à une telle vitesse qu'il n'est plus question que de parer au plus pressé, en attendant la secousse prochaine. Nous allons de tourmentes en catastrophes, et rien ne semble plus devoir nous préserver d'un effondrement global, un *big collapse*, qui marquerait le terme de l'expansion, continuelle depuis trois millions d'années, de l'homme et de ses productions sur notre planète.

Je me tiens sur le seuil de ces crépuscules et mon livre appelle l'aurore comme les danses de la pluie qui devaient autrefois faire venir les nuages sur les champs. Je ne suis pas un sorcier mais je discerne l'éclat des élans vitaux qui m'apparaissent, un peu partout, comme des jaillissements. « Blanche est la Terre » car nous pouvons encore y inscrire le récit d'émancipations et de réconciliations à venir. L'homme n'a pas dit son dernier mot, mais il est devenu temporairement muet : subjugué par sa propre puissance, il s'abîme dans la contemplation silencieuse de ses prouesses techniques. Il a cessé de s'adresser à ses frères et aux esprits qui peuplent la nature et qui, longtemps, étaient demeurés ses compagnons. Il gribouille la même page, qu'il surcharge de signes. Mais il ne prend pas soin d'en écrire une autre, entièrement différente, sur laquelle se lèveraient des aubes véritables et non plus, *ad infinitum*, des soleils trompeurs, perpétuellement rougis, comme ceux des terres boréales.

Ce maniaque, qui fabrique des jouets dont il se lasse immédiatement, qui multiplie les artefacts et désire ceux de son voisin, dont il se méfie comme de la peste (n'est-il pas un prédateur en puissance ?), a des allures de cadavre. Il est pâle comme le sont les *kukuchi*, les morts-vivants andins, dont il sera abondamment question dans ce livre. « Blanche est la Terre », lorsqu'elle a le visage des macchabées. Blanche, comme tout malade à l'article de la mort : notre humanité est accablée d'une maladie parvenue à sa phase terminale.

« Blanche » sera la valeur de notre guérison : car le blanc recèle en lui toutes les couleurs, qui surgissent lorsque la lumière est dispersée par un prisme. Ainsi de la nature et sa formidable puissance de régénérescence. La blancheur des éblouissements, comme ceux du dôme enneigé de l'Ausangate, la montagne tutélaire des Indiens quechuaphones du Sud péruvien, qui contient dans ses flancs toutes les espèces vivantes. La profusion des formes de vie, qui réclament le droit à l'existence, est d'une clarté aveuglante. Nous devons réapprendre à regarder un tel soleil, jusqu'à distinguer les espèces, les chaînes trophiques et chimiques, les interactions

AVANT-PROPOS

qui parcourent les milieux et constituent la nature en un vaste organisme, auquel nous appartenons. « Blanche est la Terre », de la blancheur des choses pures, non pas parce qu'elles sont exemptes de souillures, mais au contraire parce qu'elles les contiennent toutes.

De nos infirmités nous pouvons encore faire un ciel d'où descendront les pluies nouvelles.

PREMIÈRE PARTIE

Éloge de la blancheur

NEIGE BLANCHE ÉTINCELANTE

Braulio était assis devant sa maison éclaboussée de soleil, sur un petit tapis d'alpaga qui le protégeait de l'humidité du sol. À cette heure matinale, le soleil déjà haut dans le ciel faisait fondre la neige qui pendant la nuit avait recouvert la vallée de son blanc linceul. J'apercevais la tache colorée que formait le corps du berger sur cette blancheur qui déjà se trouait de vert, laissant paraître les mousses et les touffes d'*ichhus* dont se nourrissent les alpagas, depuis le promontoire que j'occupais et où était sise la maison de Dionisio Ccondori. Entre le hameau de Sallma et la maison isolée de mon hôte s'étendait la plaine où dégorgeaient les eaux du Minasparina, formant des méandres marécageux. Il m'allait falloir traverser cette étendue herbeuse et liquide, avant de prendre pied sur le petit îlot de terre sèche où Braulio et Felix Chipana avaient choisi de bâtir leurs demeures. Sous le ciel d'un bleu presque ultramarin, comme peuvent l'être les ciels de haute altitude, la cime du Minasparina s'effiloçait en volutes blanches que le vent arrachait à la montagne. De la poussière de neige, qui faisait au Dieu-Montagne, l'*apu*, une chevelure d'ange, diaphane, vers laquelle sans cesse mes yeux se portaient.

La veille au soir, Dionisio m'avait recueilli au bord de la route tandis que, exténué, je m'efforçais à grand-peine de rallier les derniers kilomètres qui me séparaient du hameau de Siwina Sallma, niché au cœur du cirque glaciaire, béante ouverture aplanie, que bordaient au nord et à l'est les imposants sommets de la cordillère de l'Ausangate. Le petit camion

de Mateo Mayta, qui assurait le convoi quotidien des bergers, de leurs bêtes et de tous les produits nécessaires à la vie dans les alpages du district de Phinaya, m'avait conduit jusqu'au débarcadère de Minaschupe. J'y étais parvenu après six heures d'un voyage cahin-caha, ballotté parmi les sacs de farines et de pommes de terre, ballot moi-même, enseveli sous mon poncho de laine. De Minaschupe, vaste plaine que les lichens et les flaques peignaient de couleurs mordorées, j'apercevais la masse colossale de l'Ausangate, l'*apu* des *apu*, le grand ordonnateur du monde-autre, dont les flancs abrupts, couverts d'un épais manteau de neige et de glace bleutée, m'apparaissaient dans la lumière de l'aube.

J'avais entrepris ce voyage sur le conseil d'Olinda Celestino et de Jorge Flores Ochoa, anthropologues tous deux, spécialistes des Terres Hautes andines, de ces *uwamichiq puna-runakuna*, ces bergers des altitudes dont je désirais partager la vie et comprendre la culture. Quelques jours auparavant, nous avions, sur une carte posée sur la toile cirée du café *Extra* de Cuzco, parmi les verres de *ponche de leche* fumant et les assiettes d'exquises *lengua de suegra*, posé l'index sur le hameau de Sallma, qui jouxte l'immense lac de Siwina Qucha, dont les eaux proviennent du dégel des glaciers Sayari et Hawayqate. À 5 000 mètres d'altitude, le hameau me semblait une petite pléiade de points noirs, massée au pied de son *apu* de tutelle, le Minasparina. Personne n'y avait jamais conduit de travail ethnographique, et j'étais assuré, pensais-je, d'y trouver, sous sa forme la plus distinctive, la vie spirituelle et matérielle des bergers de haute altitude, héritiers des traditions précolombiennes, caravaniers et marcheurs infatigables, seigneurs du monde vertical.

J'avais préparé mon barda comme on part à l'aventure, nourri des récits des expéditions ethnographiques de Marcel Griaule et de Claude Lévi-Strauss. Aux victuailles et aux lainages indispensables à la survie dans ces milieux agrestes et glacés (la température y devient négative à la nuit tombée et peut atteindre -15°C à la saison sèche), j'avais ajouté, à la demande amicale et pleine de sollicitude de mon oncle Claudio,

le médecin de la famille, une petite bonbonne d'oxygène. Alourdi par mon paquetage de plus de 35 kilogrammes, j'avais des allures de Hillary partant à la conquête de l'Everest, à ceci près qu'aucun Tenzing n'était à mes côtés pour guider mes pas sur les pentes qui dégorgeaient d'eau et où je manquais continuellement de m'égarer, parmi le lacis des flaques et des ruisseaux.

Ce premier jour d'ascension vers le hameau, sous le soleil éclatant de cette matinée de janvier 2001, fut une épreuve. Chaque flaque formait comme une minuscule mer intérieure, un « œil » où se reflétait le ciel. Un parterre d'yeux liquides s'étendait à perte de vue. À la surface de cet essaim de globules, je déambulais comme un bateau ivre de rive en rive, traçant sur la plaine un sillon sinueux. C'était comme de naviguer sur un atoll, en veillant à éviter de s'échouer sur les récifs. Je manquais mille fois m'embourber dans la fange spongieuse. Je suivais de loin les silhouettes maigres des bergers qui m'avaient précédé sur le sentier et qui s'en allaient d'un pas alerte dans le soleil. Je pouvais distinguer leur balluchon coloré, qui tantôt disparaissait derrière l'épaule, le flanc d'une colline ou d'un promontoire, pour réapparaître plus tard, davantage éloigné, dansant dans l'air diaphane. Des oies sauvages andines, que l'on appelle *wallata*, s'évertuaient à trouver leur pitance dans les fientes des alpagas et des lamas, dans les herbages. Elles me semblaient un troupeau paisible et débonnaire. À mon passage à proximité d'une *pirwa*, comme l'on nomme ces greniers en forme de cônes composés de mottes de terre découpées, et où les bergers entreposent le crottin et les bouses séchés qui leur serviront de combustible, un aboiement retentissait : je voyais accourir à moi les chiens fidèles des bergers, dont le poil est rêche et encombré de touffes noueuses au point que l'on croirait des guenilles. Je saisissais alors quelques pierres que je laissais pleuvoir de gauche et de droite, dans l'espoir de les effrayer... Je hâtai le pas. Nulle âme ne s'approchait de moi. Les aboiements se répercutaient sur les parois rocheuses du *Yana Qara* (cuir noir), un éperon granitique qui commandait l'entrée de la vallée de Sallma.

J'éprouvais la sensation étouffante de l'hostilité des éléments, témoins indifférents de ma marche solitaire.

Épuisé, croulant sous le poids de mon sac à dos, j'avais accepté avec reconnaissance l'hospitalité que Dionisio m'avait offerte pour la nuit... Première nuit passée à même le sol de terre battue, sur les peaux (*qara*) d'alpagas étendues. On m'avait préparé la soupe de *ch'uñu* (les pommes de terre gelées), âcre et amère, qui allait devenir mon lot quotidien pendant toute la durée de mon séjour à Sallma. Assis accroupi sur la laine, transi de froid, guettant par l'ouverture de la porte (la seule baie de lumière qui trouait à cette heure l'obscurité de la hutte en pisé) la tombée de la nuit sur la plaine, je pris langue avec ce que les ethnologues nomment leur « terrain ». Un hameau minuscule que j'apercevais, massé autour des enclos à bêtes, dans la plaine liquide.

Cette nuit-là, la conversation fut brève et mes hôtes ne me posèrent aucune question. Il est coutume d'accueillir l'étranger de passage. Rares sont les *gringos* qui s'aventurent à dormir chez l'habitant, dans ces régions épargnées par le tourisme. Ma présence intriguait mais Dionisio n'y voyait pas malice. Je sombrai dans le sommeil.

Une rencontre

Le lendemain je traversai la pampa gorgée d'eau, en une longue marche à découvert, sous le regard placide de Braulio, tout entier livré à son tricot. Finalement je vins me ficher devant lui :

– *Nuqaq sutiy Javier! Personaykichiswan tiyayta munayman, kawsanaykichista allinta yachanaypaq* (Mon nom est Javier! Je voudrais vivre avec vous, afin de mieux comprendre votre vie!)

– *Buenos días, señor Javier!* (Bonjour, monsieur Javier!)

Par ces mots étranges, et littéralement insensés, sans autre préambule, commença mon expérience d'ethnologue des Terres Hautes. Je dois tout mon apprentissage à la bienveillance

originelle, fondatrice, de Braulio, qui tenait autant à son caractère qu'à l'incongruité des circonstances, et, sans doute également, à l'asymétrie qui d'emblée fut la marque indélébile de nos relations. Quelles que fussent mes motivations profondes, mon hôte ne fit pas d'objection à m'accueillir chez lui. Et la facilité avec laquelle il m'introduisit dans son intimité est certes révélatrice d'une forme de déférence consentie, d'emblée, au *wiraqucha*, à l'homme blanc et puissant, extirpateur d'idolâtries, bandit et fourbe, tout autant que source de prébendes et de richesses.

La maison de Braulio était semblable à celle de Dionisio, quoique légèrement plus grande. Un rectangle de pisé, de cinq mètres sur trois, coiffé de chaume, où l'on ne pénètre que par une unique porte basse face à laquelle se tient la *quncha*, le fourneau d'argile à trois ouvertures, conçu pour recevoir le combustible de bouse (de lama) et de crottin (d'alpaga) que les bergers conservent précieusement dans leurs *pirwa*. Sur la droite, le sommier consistait en une plateforme surélevée de terre battue, tout encombrée de peaux d'alpagas et de couvertures. C'est là qu'il me faudrait attendre, avec Braulio et son fils, que Maxima Chuquichampi, la maîtresse de maison, voulût bien nous servir notre soupe quotidienne. Ces maisons étant dépourvues de cheminée, la fumée dégagée par la combustion se répand dans la pièce unique, et il faut parfois courber la tête pour échapper à l'air vicié. Les maladies pulmonaires sont fréquentes. Mais cette architecture répond au besoin de préserver la chaleur dans un environnement agreste, où les sources d'énergie sont rares. Les dimensions réduites de la maisonnée, la promiscuité du couchage, l'odeur permanente du crottin brûlé qui enveloppe les convives d'un fumet de salaison, tout cela témoigne de l'économie de moyens dont disposent les bergers pour assurer leur existence. Sitôt que l'on quitte cet espace confiné mais douillet comme un nid ou un ventre nourricier, l'on se retrouve, hormis certains jours de grand soleil, livré à l'intempérie perpétuelle du rude climat haut-andin. Aussi l'opposition entre le dedans (*uhu*) et le dehors (*hawa*) revêt-elle un caractère structurant. Les intérieurs sont

féconds et recèlent une vie cachée au commun des mortels. Les montagnes sont creuses comme les huttes, et chaudes comme la *quncha* où s'affairent les matrones. Toute vie provient du dedans, toute mort y retourne. Mais ces entrailles sont confuses, les êtres et les choses s'y trouvant massés pêle-mêle. Dehors en revanche les formes sont déployées : le monde est un spectacle, une exposition où s'ordonnent, selon une règle que les hommes et les dieux ont ajustée, les âmes du monde minéral, végétal et animal.

Attendant à la maison principale était une seconde bâtisse, qui tenait tout à la fois de la remise et de la soullarde. C'est là, dans ce réduit où pendaient les cuissots d'alpagas, dans un enchevêtrement d'ustensiles, allant de la monture à la pioche, en passant par des piles de peaux qui bientôt me servirent de litière, que j'allais élire domicile. Au ras du sol, je me fis un matelas de couvertures et j'aménageai une petite tablette de nuit où allumer, le soir venu, ma veilleuse. Une mince brise me parvenait par-dessous la porte. Il me suffisait de la pousser pour apercevoir le ciel étoilé, d'une pureté aveuglante, qui me semblait à chaque instant sur le point de tout ensevelir comme une vague. Il en allait de ce ciel comme des masses montagneuses qui m'entouraient : j'étais environné de géants animés de puissances, agités de mouvements imperceptibles mais réels, aux échines courbées sur nos pauvres corps lovés dans les creux de la plaine. Ces forces mystérieuses, protectrices et menaçantes tout à la fois, disproportionnées au regard de la vétusté des habitations et de la fragilité des hommes, nous tenaient lieu d'écrin surnaturel. De cette familiarité avec les entités du « monde-autre », qui se tiennent à l'arrière-plan du monde quotidien et dont l'existence m'allait être dévoilée progressivement, j'allais apprendre à démêler le sens au contact des bergers, au fil de mes mois d'initiation.

Il me fallait, en attendant, apprendre à m'imposer silence. Dès cinq heures je percevais des murmures et des bruits de vaisselle, qui m'indiquaient que la maisonnée s'éveillait. À six heures, nous étions tous assis sur la couche de Braulio et de Maxima, à attendre que celle-ci nous serve notre bol fumant.

L'âcre potage me rebutait, mais je faisais effort pour n'en laisser rien paraître. À quel point les habitudes alimentaires sont inscrites dans les corps, comme un tatouage indélébile, voilà qui me fut révélé au cours de mes mois d'acculturation : la seule part de la culture andine que je ne parvins pas à m'incorporer, littéralement, fut précisément cette chère de *ch'uñu* concassé, que venait parfois agrémenter une pièce d'alpaga bouilli, mâchoire ou crâne, dont on voyait surnager les morceaux dans le bouillon. À sept heures, nous rassemblions les bêtes dans l'enclos, et guettions le lever du soleil sur les crêtes enneigées. Quels instants d'extraordinaire paix, lorsque, repus, baignés d'une lumière iridescente et dorée, nous observions le troupeau se masser devant la barrière de l'enclos, prêt à s'élancer sur les sentiers qui conduisent aux pâturages ! Les lamas, aux couleurs et formes si variées, encadraient les alpagas, uniformément blancs (j'appris que les services vétérinaires étaient parvenus à ce résultat au terme de nombreuses années de vulgarisation agricole, et qu'ils tenaient la variété phénotypique des couleurs pour une tare et un obstacle au développement...), hormis, çà ou là, un lama gris-bleu (*uq'i*) de la variété suri, c'est-à-dire aux longs poils touchant presque le sol, comme ceux si souvent représentés dans la statuaire inca. Le ballot sur le dos, nous partions alors rejoindre les herbages, où hommes et bêtes devaient demeurer jusqu'à seize heures. Ces journées me parurent tout d'abord interminables : Braulio répondait à mes questions par des hochements de tête, des aveux d'ignorance ou des monosyllabes. Toujours impertinent, toujours intempestif, l'interrogatoire de l'ethnologue finit par susciter une sorte de dégoût du métier. Je sombrai alors dans une ténébreuse méditation, qui s'achevait, à la nuit tombée, par des sanglots sur ma paillasse d'impuissance.

Il en fut ainsi pendant de longues semaines. Les jours se succédaient aux jours, identiques, et je tuais le temps en me gelant les mains à lire de volumineux romans, livré à l'intempérie, sous la neige et la grêle, tandis qu'indifférent Braulio sifflait ses bêtes. Parfois, pensant que le moment était propice,

je m'empressais de sortir de ma poche le petit magnétophone qui me tenait lieu de besace à trésors : tout le savoir des bergers y tiendrait un jour, pensais-je. Hélas. Mon hôte se levait, et s'en allait à la recherche d'une bête égarée. Demeuré seul sur mon promontoire, anéanti par l'absurdité de la situation et la vanité de ma quête, je pressentais l'imminence d'un naufrage.

Il se produisit en effet, et mit un terme à cette fausse situation. La chose arriva quelques semaines plus tard, à l'occasion de mon troisième voyage. J'avais pris le camion bâché, comme à mon habitude, au départ du quartier de Sicuani où les bergers des Terres Hautes ont leur domicile. Endormi parmi les ballots, recroquevillé sous mon poncho, je n'avais pas pris garde à la tempête de neige qui s'abattait sur les hauteurs. À l'arrêt de Minaschupe, sautant bas de la plateforme encombrée de marchandises et d'hommes, je me trouvai en pleine bourrasque. Le temps de me résoudre à rebrousser chemin, le camion avait filé sur la chaussée boueuse. Il me fallait entreprendre de traverser la plaine lacustre, recouverte d'une neige uniforme comme si l'on eût tiré sur elle un édredon de flocons. Par le milieu de cette plaine couraient les eaux de la rivière Sallma. Le sentier qui menait au gué était devenu invisible, et il me fallut déambuler longtemps sur la berge avant de me résoudre à m'aventurer, pieds nus, dans l'eau glacée. Mais je m'étais trop déporté vers le sud : au lieu du gué espéré, voici que je m'enfonçai jusqu'au cou dans le torrent en crue. Parvenu sur l'autre berge, je n'étais plus qu'une ombre transie de froid et ruisselante, sur laquelle la neige venait s'agglutiner en grosses plaques collantes. Mon poncho devint une pyramide de givre, et c'est ainsi qu'à tâtons, dans la brume qui désormais envahissait les espaces, je parvins au village de Braulio. Aussitôt il m'enjoignit de me dévêtir et me prêta son lit : j'y goûtai un *mate* brûlant que Maxima eut tôt fait de me préparer. Fiévreux et éreinté, je m'endormis dans la chaude torpeur qui émanait de la *quncha*, éprouvant la douce et réconfortante chaleur du foyer.

Ce même jour, au réveil, lorsqu'à la nuit tombée Braulio eut allumé la lampe à huile et m'eut salué de son inaltérable

« *buenas noches* », je reçus la prime confiance. Je revois son œil attendri et moqueur, à l'heure où il se décida à me raconter une « petite histoire », « *huq cuentochata willarisayki señor Javier!* ».

Un condor emporte un renard au *hanaq pacha*, sur son dos. Les condors ont dit au renard qu'on célébrerait une messe de mariage au *hanaq pacha*. « Tu nous feras la cuisine », lui disent-ils. Et ils l'abandonnent dans une maison du *hanaq pacha*. Bien. Ils lui laissent un peu de quinoa pour qu'il prépare la nourriture. « Ha ! Il y en aura assez pour moi, et pour eux aussi ! » se dit le renard. Et il rajoute du quinoa dans la casserole. Des quantités de quinoa, bon sang ! Voilà que le quinoa se met à bouillir ! Bon sang, le renard commence à dévorer. Lorsque les grandes casseroles bouillent, il y verse encore du quinoa et cela se remet à bouillir. Il mange, il mange, à tel point que sa panse, « ça y est, c'est de la pierre ! » se dit-il. Il jette l'excédent de nourriture aux murs. « Foutre, qu'est-ce que je vais faire de tout ce quinoa ! » dit le renard. Bien. Voilà la noce de retour. Les mariés s'assoient de bonne grâce, et ils mangent le repas de noce : et le renard court sous la table, il croque les os. Jusqu'au moment où les condors repartent du *hanaq pacha*, en l'y abandonnant. Bon, à présent il n'y a personne pour le reconduire sur Terre. Bon sang ! Que fait-il ? Pendant deux jours, il tresse une corde avec des brindilles d'*ichhu*. Assis, il tresse sa corde en sélectionnant les meilleures pailles. « Cette corde me permettra-t-elle d'atteindre la terre ferme ? Me portera-t-elle jusque-là ? » se demande-t-il. Alors, voilà que se présente un perroquet. Et le renard, sans raison, se met à le taquiner : « Eh, perroquet, langue de patate ! Eh, perroquet nez tordu ! » Le renard descend, amarré à sa corde, il s'approche de la Terre. « Que dis-tu, renard, eh ! Si c'est ça, je vais te couper ta corde. » « Oh non, n'en fais rien petit père, ne la coupe pas ! » lui répond le renard. Ainsi, le perroquet lui pardonne sans plus

d'histoires. Le renard poursuit sa descente, ça y est, il est bien descendu, il est loin du *hanaq pacha* à présent, amarré à sa grosse corde il y va. Et une nouvelle fois, le renard se met à insulter le perroquet: « Eh, langue de patate, eh, nez tordu! » Fichtre! Le perroquet endure les insultes du renard. « Tu as une langue de patate, tu es comme ci, comme ça », voilà ce qu'il lui dit. « Foutre, je vais te la couper cette corde, eh! » « Oh non surtout pas, petit père, ne la coupe pas! » Alors, une dernière fois, alors qu'il est bien descendu, il embête le perroquet: « Eh, perroquet-les-yeux-jaunes! Perroquet-langue-de-patate, perroquet-nez-tordu, perroquet-bouffe-merde! » Le perroquet ne pardonne plus: il coupe la grosse corde! « Piiiiiii », fait le renard en tombant sur Terre. « Étendez une bâche, une vieille couverture! » crie le renard, tandis qu'il tombe, bon sang! Les *aqchi* sur Terre dressent des pics, des pierres pointues. Alors il finit par s'écraser sur les pierres, il éclate en morceaux « passssss! », ça s'éparpille partout, son ventre, ce qu'il a mangé, son sang. Voilà comment il s'écrase.

C'est là le bestiaire des Terres Hautes. Le renard réunit sous ses traits tout à la fois l'exubérance animale et l'habile intelligence. Le condor est une puissance tutélaire, l'incarnation de l'*apu*, la montagne divinisée, au même titre que les *aqchi* (*Phalcoboenus megalopterus*), qui appartiennent également à la famille des vautours. Quant au *hanaq pacha*, dont le catéchisme chrétien a fait l'équivalent du paradis, c'est une utopie, l'espace mythique qui réunit les entités tutélaires, les *apu*.

M'était ainsi livrée la première clef du système de représentations qui encadre les pratiques rituelles, le système de production, et jusqu'au système social des bergers des Terres Hautes. Le récit, en apparence innocent, des aventures du renard au *hanaq pacha* donnait à entendre qu'entre la nature et la surnature (ou le monde-autre) une rupture ontologique était consumée. Que les hommes, pareils au renard, mus

